

parti... parti au milieu de la nuit, pendant que tout le monde dormait !

— Mais il boitait ! s'écria-t-il. Comment expliquez-vous cela ?... l'accident de chemin de fer... la jambe cassée...

— Oui, monsieur... répondit vivement la femme ; vous avez bien raison, monsieur ; et c'est ce que tout le monde dit. On se demande comment un pauvre gentleman invalide, qui pouvait à peine remuer le pied ou la main, a pu se lever au milieu de la nuit seller son propre cheval et partir au grand galop ; car, à ce que dit le palefrenier, il est parti au grand galop ; autrement, le sable ne serait pas foulé comme il l'est. Et on dit comme ça que M. Dunbar est devenu fou tout à coup, et le docteur est bien inquiet, et on a envoyé des gens à cheval à sa poursuite. Et miss Dunbar... c'est-à-dire la comtesse d'Haughton... dont le mari est si malade, qu'elle peut à peine quitter le sommet de son lit... on l'a été chercher ce matin ce matin de bonne heure, et elle est au château maintenant ; et, puisque votre affaire est si importante, peut-être voudrez-vous la voir ?

— Certainement, répondit vivement M. Carter. Restez ici, Sawney, dit-il à part à son compagnon ; restez ici et recueillez ce que vous pourrez. Je vais aller voir lady Haughton.

M. Carter trouva la porte ouverte et l'antichambre pleine de domestiques. Un valet de pied lui dit que la comtesse était dans les appartements de M. Dunbar. L'agent envoya cet homme demander à lady Haughton si elle voulait recevoir un étranger venu de Londres pour affaires importantes.

Le valet revint cinq minutes après pour dire que lady Haughton consentait à recevoir le gentleman étranger.

L'agent fut conduit par deux salons successifs qui précédaient l'appartement où l'homme disparu avait passé tant de nuits cruelles, tant de lourdes journées. Il trouva Laure debout devant l'une des fenêtres ayant vue sur la pelouse unie, les regards tournés vers le chemin sablé conduisant à la loge principale.

Elle se retourna au bruit des pas de M. Carter et se passa la main sur le front. Ses paupières tremblaient, et elle avait l'apparence d'une personne dont les sens ont été surexcités par une longue période de malheurs.

— M'apportez-vous des nouvelles de mon père ? dit-elle. Ce nouveau malheur, cet accident mystérieux me rend folle. J'ai laissé mon mari malade au lit pour venir ici, et il faut que je retourne près de lui... il le faut. Il peut avoir besoin de moi ; il pourrait croire...

Elle termina sa phrase mentalement :

— Il pourrait croire que je l'ai fui à cause de son crime. Il pourrait se croire abandonné par la femme pour l'amour de laquelle il a compromis son salut.

Laure tourna son regard suppliant vers l'agent. Il y avait dans le visage de ce dernier une gravité qui l'effrayait.

— Vous êtes venu m'apprendre quelque nouveau malheur, dit-elle.

— Non, miss Dunbar... non, lady Haughton, je n'ai pas de nouveaux malheurs à vous apprendre. Je suis venu ici à la recherche du... du gentleman qui a disparu cette nuit. Il faut que je le trouve, coûte que coûte. Il faut pour cela que vous m'aidiez un peu. Vous pouvez vous fier à moi pour le retrouver et promptement, s'il est encore de ce monde.

— S'il est encore de ce monde ! s'écria Laure avec frayeur. Est-ce que vous croyez... est-ce que vous craignez que...

— Je ne crois rien, lady Haughton. Mon devoir est très-simple et il est tout tracé. Il faut que je retrouve l'homme disparu.

— Il faut que vous retrouviez mon père ? dit Laure intriguée. Je désire assurément beaucoup qu'on le retrouve ; et si... si vous voulez accepter une récompense quelconque pour vos efforts, je serai trop heureuse de vous donner ce que vous demanderez. Mais comment se fait-il que vous soyez ici, et que vous preniez à mon père un si grand intérêt ? Vous venez sans doute de la maison de banque ?

— Oui, répondit l'agent après un silence, oui, lady

Haughton, je viens de la maison de Saint-Botolph-Lane. "

Après ces paroles, M. Carter se tut de nouveau et du regard il inspecta l'appartement, examinant tout depuis la couleur des rideaux, le dessin du tapis jusqu'au moindre colifichet de porcelaine placé sur une vieille console dans un angle près de la cheminée. Le seul objet qui attira particulièrement son attention fut la lampe que Marguerite avait éteinte.

— Je vais faire une question à Votre Seigneurie, dit M. Carter, avec un regard grave, presque compatissant en fixant le beau visage qu'il avait devant lui. Peut-être, madame, trouverez-vous cette question indiscrette, mais j'ose espérer que vous considérerez que je suis un homme habitué aux affaires, désireux d'accomplir mon devoir en ayant toute la considération possible pour les sentiments des personnes avec lesquelles je me trouve en relations. Vous semblez très-inquiète à propos de la personne disparue ; puis-je vous demander si vous avez pour elle beaucoup d'affection ? Je sais, madame, que c'est une étrange question... ou du moins elle peut paraître telle... mais elle a plus d'importance que vous ne pourriez le croire, et je vous serais très reconnaissant si vous y vouliez répondre franchement.

Laure rougit légèrement et elle se prit à pleurer tout à coup. Elle se détourna et s'essuya vivement les yeux avec son mouchoir. Puis elle s'approcha de la fenêtre et y resta quelques instants, regardant au dehors.

— Pourquoi me faites-vous cette question ? dit-elle avec quelque hauteur.

— Je ne puis vous le dire maintenant, madame, répondit l'agent, mais je vous donne ma parole d'honneur que j'ai d'excellentes raisons pour vous la faire.

— Très bien alors, monsieur, je vais vous répondre franchement, dit Laure en se retournant et en regardant M. Carter en face. Je vais vous répondre parce que je pense que vous êtes un honnête homme. Il n'y avait que très peu d'affection entre mon père et moi. C'est un malheur peut-être, mais qui ne s'explique que trop bien, car nous avons été séparés pendant si longtemps, qu'à notre première entrevue, après cette séparation, nous avons paru étrangers l'un à l'autre, et j'ai senti entre nous une barrière que rien ne saurait abaisser. Dieu sait, cependant, avec quelle anxiété j'attendais le retour de mon père de l'Inde, et quel désappointement je ressentis lorsque je découvris insensiblement que nous ne serions jamais l'un pour l'autre ce que les autres pères et les autres enfants, qui n'ont jamais connu la longue amertume de l'absence, sont entre eux. Mais veuillez remarquer que je ne me plains pas ; mon père a été très bon, très indulgent et très généreux pour moi. La dernière chose qu'il fit, avant l'accident qui le retint malade si longtemps, fut un voyage à Londres dans le dessein d'acheter des diamants pour un collier qu'il voulait me donner comme cadeau de nocce. Je ne fais pas allusion à cela, parce que je tiens aux joyaux. J'ai eu trop de chagrins depuis... depuis la maladie de mon mari, pour m'attacher à ces choses-là ; mais je suis heureuse de constater que, en dépit de sa froideur, mon père a quelque affection pour son unique enfant.

M. Carter ne regardait pas Laure. Il avait les yeux fixés sur un objet au dehors, et son regard avait cette fixité qu'il avait eue déjà en se reposant sur Clément Austin pendant que le caissier racontait son histoire.

— Un collier de diamants, dit-il... Hum ! Hum ! oui, oui, c'est cela !... Tout cela à mi-voix et murmuré à travers ses dents serrées... Un collier de diamants !... Vous avez sans doute ce collier, n'est-ce pas, madame ?

— Non ; les diamants ont été achetés, mais ils n'ont pas été montés.

— C'est M. Dunbar qui a acheté les diamants ?

— Oui, et à un prix énorme, je crois. Pendant mon séjour à Paris mon père m'écrivit qu'il remettait la monture du collier au moment où sa santé lui permettait de voyager sur le continent. Aucun des modèles qu'il avait vus en Angleterre ne le satisfaisait.

— Non, assurément ; cela ne m'étonne pas... ré-

pondit l'agent. J'ose dire qu'il trouvera difficilement à se satisfaire sous ce rapport.

Laure jeta un regard interrogateur sur M. Carter. Il y avait dans le ton dont il prononça ces paroles quelque chose d'irrespectueux, pour ne pas dire d'ironique.

— Lady Haughton... dit M. Carter, je vous remercie beaucoup de votre franchise. Croyez, madame, que j'aurai le plus grand soin de vos intérêts dans cette affaire. Je vais m'en occuper sans retard, et vous pouvez m'en croire, je réussirai à retrouver la personne disparue.

— Ainsi vous ne pensez pas que, en proie à quelque hallucination, résultat de sa longue maladie, vous ne pensez pas qu'il se soit suicidé ?

— Non, madame, répondit l'agent d'un ton assuré, rien, maintenant, ne saurait être plus éloigné de ma pensée.

— Dieu soit loué !

— Et maintenant, madame, oserai-je vous demander de me mettre en rapport avec le valet de chambre de M. Dunbar et de me laisser seul dans cet appartement ? Il se pourrait que je recueillisse quelque chose qui me mît sur les traces de votre père. A propos, n'auriez-vous pas un portrait quelconque de lui... une miniature, une photographie, ou quelque chose de ce genre ?

— Non, malheureusement, je n'ai aucune espèce de portrait de mon père.

— C'est fâcheux, mais n'importe ! Nous essayerons de nous en tirer sans cela.

Laure sortit. Un des magnifiques valets de pied, qui daignaient illustrer de leur présence, les antichambres et les couloirs de Maudeley-Abbey, apparut en réponse à l'appel de Laure, et partit à la recherche du propre domestique de M. Dunbar, de l'homme qui l'avait gardé et soigné depuis l'accident.

Ayant envoyé chercher cet homme, Laure sonhaita le bonjour à l'agent, et se retira par les salons successifs de cette aile du château, dans la partie moderne que Perceval Dunbar avait fait aménager et décorer à l'intention de la petite fille qu'il idolâtrait.

Le domestique de M. Dunbar était trop heureux d'être questionné et d'avoir une excellente occasion de discuter sur l'événement qui avait causé tant d'inquiétude et de consternation. Mais il n'était pas agréable de causer avec l'agent, car celui-ci avait une certaine manière de couper court au récit par une nouvelle question, dès qu'il voyait que le narrateur faisait mine de s'écarter du sujet, ce qui transformait la conversation en interrogatoire de juge d'instruction.

Sous cette pression, le domestique révéla très brièvement et très rapidement tout ce qu'il savait du départ de son maître.

— Résumons, disait l'agent entre ses dents. Il n'y avait qu'un seul ami qui fût intime avec votre maître, et c'était un gentleman du nom de Vernon, demeurant depuis quelque temps à Vert-Cottage, sur la route de Lisford. Ce gentleman venait voir votre maître à toute heure, avait des manières bizarres et une mise excentrique ; il vint d'abord le jour du mariage de miss Laure, et il était misérablement vêtu. Plus tard, il se montra très élégant et très prodigue de son argent à Lisford... Hum !... hum !... Vous avez entendu votre maître et ce gentleman se disputer... du moins vous l'avez cru, mais les portes étant très épaisses vous n'en êtes pas certain. Il se peut qu'ils fussent simplement occupés à raconter des anecdotes. Sans doute, sans doute ! Il y a des gentlemen qui jurent et qui crient en racontant des anecdotes. Vous avez senti une ceinture sous les vêtements de votre maître, quand vous l'aidiez à se coucher ou à se lever. Il portait cette ceinture sous sa chemise, et se montrait inquiet lorsqu'il en changeait, et il paraissait ne pas vouloir que vous vissiez cette ceinture. Vous pensiez que c'était une ceinture galvanique ou quelque chose de ce genre. Vous l'avez palpée un jour en changeant la chemise de votre maître, et vous l'avez trouvée toute parsemée de bosses, dures comme du fer, mais très petites. Voilà tout ce que vous avez à dire, excepté que vous avez toujours pensé que votre maître n'avait pas l'esprit tranquille, et que cela venait de

e qu'
de Wi
M.
son po
versat
Ceci
temen
toilet
raient
" Q
part ?
— U
parden
— U
— N
M.
note n
" P
de fou
Apr
mais i
la lam
— C
— (
— C
— D
— A
— U
M.
de la
et en
— C
matin
Le
pectu
moyen
press
lait d
savoir
Il q
Tibbl
gentle
guette
bordé
ney-T
mais
supér
de ce

— Un
deley
Carter
entra
Il t
côtés
mine
qui o
qu'on
fois s
nutes
dans
M. V
ni hé
s'ouv
Le
du fe
fenêt
d'arb
fait l
M.
assis
leuse
quan
brag
" Q
de vo